

ROBERT

Dernières Nouvelles de Drancy

EXPEDITEUR

*Blum Robert
Me 119710Bloc V
Esc.20 Ch.9 Camp de
Drancy (Seine)*

DESTINATAIRE

*M. B. Henri Blum
115 Cours Tolstoï 115
Villeurbanne
(Rhône)*

Drancy, le 14/10/42

« Mes biens chers,

J'ai bien reçu ta lettre, Odette, et j'ai été content de voir que vous étiez tous en excellente santé, pour ma part cela va bien, sauf un peu de bronchite ; mais ce n'est rien, c'est chronique. Je vous remercie pour l'offre d'un colis, cela me ferait grand plaisir, mais c'est difficile d'en envoyer en zone occupée. Vous pourrez m'envoyer ce que vous voudrez, sauf des denrées périssables, car le voyage est long, vous pourrez mettre du pain de prisonnier, une ou deux paires de lacets jaunes ; ce que je vous recommande surtout, c'est l'emballage car hier j'ai reçu un colis de Lucie, il n'y avait plus rien dedans sauf 2 pommes de terre et un bout de pain, c'est dommage. Il est inutile que vous me fassiez parvenir des sous-vêtements pour l'hiver, j'ai absolument tout, chaussettes très chaudes, flanelle, etc... Quant à un pull, j'aurais peur qu'il se perde, et j'en ai un ainsi que mon gilet de laine ; ce que vous pourriez me joindre, si c'est possible, une paire de chaussons de basanes ou de drap du 41 pour mettre dans mes bottes... »

Il est dix heures et demie ce 30 septembre 1942 au café Le Bareusay à Dijon. Robert et Marcel sont accoudés au comptoir, comme souvent dans la semaine, devant un petit verre de rouge. Ils parlent de la famille, des copains, du temps, de leur santé, de sujets qui n'appellent pas de dispute. Les voix ne sont pas encore très assurées à cette heure-ci. Elles sont même un peu éraillées par les cigarettes de la veille. Il faut se mettre en route progressivement. Il faut faire chauffer le moteur avant de démarrer, comme le faisait Herbert quand il partait chiner à la campagne avec la voiture de son ami Paul qui la lui

prêtait de temps en temps. Ces jours là, il emmenait Robert pour l'aider, et Robert était content de rouler dans la Juva 4 noire.

Robert était arrivé le premier et pourtant il ne s'était pas dépêché. Il avait pris la rue du Bourg et était ainsi passé devant le magasin fermé de sa sœur. Au bout, il avait continué rue Stephen Liégeard, puis après, par la rue des Forges, il avait rejoint la place du Bareusay. Il ne s'était pas dépêché parce que ses chaussures lui faisaient mal, surtout au pied droit. Elles étaient en mauvais cuir raide et il avait trop serré les lacets. A vrai dire, il ne se sentait pas très bien ce matin. Une vague tristesse, une vague inquiétude. A plusieurs reprises, il avait sorti la montre de son gilet de laine pour regarder l'heure. Il n'était pas pressé mais plutôt désorienté. A peine avait-il lu l'heure que, quelques pas plus loin, il l'avait oubliée. Il avait la tête vide. J'ai rien dans la tête, se répétait-t-il en marchant. Il en faisait même une chanson de marche. J'ai rien...dans la tête... J'ai rien...dans la tête.

Rue du Bourg, les magasins avaient déjà ouvert leurs rideaux de fer. Il entendait de temps en temps un « Bonjour, Robert ! Salut Robert ! ». Il répondait en levant légèrement le menton. Quelqu'un lui avait crié « Ca va, le fils Blum » ? Là, Robert s'était contenté de grogner un vague « hum » malgracieux. Il n'avait pas aimé du tout qu'on l'interpelle ainsi. Il avait même jeté un regard furtif autour de lui pour voir s'il n'y avait pas de soldat allemand à proximité. Tout ça le mettait, en fait, de mauvaise humeur, ce qui lui arrivait rarement. Et pour comble, au coin de la rue Stephen Liégeard et de la rue des Forges, l'un de ses lacets trop serré s'était même cassé, l'obligeant à se baisser pour le rafistoler. Il faisait frais, un léger brouillard paresseux tardait à se lever. La luminosité, si l'on peut dire, était grise.

A la porte du Bareusay, il avait descendu les deux marches pour entrer et s'était accoudé, attendant Marcel. Il attendait et sa mauvaise humeur ne le quittait pas. Au bout de cinq longues minutes, il avait vu de loin Marcel arriver par la rue de la Liberté. Lui non plus ne marchait pas très vite et un peu de buée lui sortait de la bouche. Il devait siffloter comme tous les matins, sans doute pour tenter de se réveiller lui aussi.

Enfin, Marcel était entré, grommelant un bonjour à Robert et avait commandé son premier verre de vin rouge de la journée. Après quelques instants de silence, il dit :

« Tu n'as pas bonne mine ce matin.

Ah bon ? Oui. Peut-être. Il faut que je te dise, je n'arrive pas à m'ôter une idée de la tête, elle est arrivée cette nuit et depuis elle ne me quitte plus. Mon beau- frère, Herbert,

insiste pour que je parte rejoindre toute la famille à Lyon. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser.

Pourquoi à Lyon, demande Marcel ?

Parce que là-bas c'est zone libre et toute la famille est partie là-bas.

On est libre ici, non ? On boit un coup aux Platanes ou au Commerce, enfin où on veut.

On est libre, c'est vrai. Mais peut-être plus toi que moi. Enfin, je ne sais pas. Herbert dit que la liberté, ça ne va pas durer.

Pourquoi plus moi que toi ?

Tu t'appelles Perlot mais moi je m'appelle Blum.

Et alors ?

Alors ? Herbert dit qu'en Allemagne ils arrêtent tous les juifs. C'est vrai, j'en ai entendu parler. Mais en Allemagne, ils font ce qu'ils veulent. Ici, ils ne pourront pas le faire. Peut-être arrêteront-ils les juifs allemands ou polonais, les étrangers, quoi. Mais moi, je suis français, mon père est français, il a fait la guerre de 14, toute ma famille est française. Et puis, Dijon est ma ville. Pourquoi est-ce que je bougerais ? Je n'ai pas peur d'eux ».

Depuis une demi-heure, Marcel et Robert discutent ainsi mais la conversation n'est pas détendue, loin s'en faut. Elle n'est pas comme tous les jours. Alors, au bout de quelques instants, Robert détourne la discussion.

« Comment va ta sœur ? Toujours malade ?

Tu sais bien qu'elle est toujours malade. Sa bonne santé à elle, c'est d'être malade.

Il y a des gens comme ça. Moi je suis rarement malade. Sauf un peu de bronchite, surtout l'hiver. J'aime bien porter des paletots chauds. N'empêche, avec le brouillard et les cigarettes...

Moi, je mets toujours une flanelle sous ma chemise. Comme ça, je ne risque rien. »

Et la conversation continuait. Après, ils iront peut-être chez Simone avant d'aller au Commerce ou bien nulle part ailleurs. Ils s'arrêtent toujours au seuil de l'ivresse, lorsque la parole traîne un peu et qu'il faut s'accouder plus fermement au comptoir. Ce matin, pourtant, la voix de Robert est moins assurée que d'habitude. Il a beau claironner qu'il ne croit pas qu'Herbert ait raison et que lui ne risque rien, il n'est pas très convaincant. Comme s'il cherchait à se persuader lui-même qu'il n'a pas peur. Dans la rue, par exemple, il glisse toujours un regard trouble sur les soldats allemands qu'il croise. En fait, il ne parvient pas à les regarder dans les yeux, ses yeux ne vont pas plus haut que leurs

bottes. Il fait très frais ce matin à Dijon et Robert, en allant au Bareusay, a vu beaucoup de bottes.

« Mais qu'est-ce qu'ils leur font aux juifs, aux autres », demande Marcel ?

Robert souhaiterait que Marcel ne parle plus de ça.

« Je ne sais pas trop. On dit qu'ils les mettent dans des camps en Allemagne pour travailler. Je crois qu'ils les envoient d'abord à Drancy. C'est à côté de Paris. Je le sais parce que certains ont expédié des lettres, enfin des cartes postales à leur famille. Mais pas d'Allemagne. Ca doit être plus difficile d'écrire depuis là-bas, surtout en temps de guerre. Et tout de même, l'Allemagne est le pays ennemi. Je ne comprends pas très bien, la guerre, c'est l'affaire des soldats, pas des juifs.

D'accord tu as un nom juif mais tu n'es pas juif, toi. Tu ne crois pas en Dieu, c'est toi qui me l'as dit, tu ne pratiques rien, tu ne vas jamais à la synagogue, et tous tes copains sont catholiques. Tes femmes aussi d'ailleurs. Alors ? De quoi as-tu peur ?

Je n'ai pas peur ! Mais quand même... »

Chaque fois qu'il prononçait ou entendait le mot peur, Robert ne se sentait pas bien. Ce matin, ce malaise était apparu clairement pour la première fois avec le mot juif. Pour la première fois aussi il avait parlé d'un départ auquel il se refusait. Jusqu'alors, il n'avait jamais eu ce genre de discussion avec Marcel ni avec quiconque. Mais qu'irait-il faire à Lyon ? Comment et de quoi vivrait-il là-bas ?

A Dijon, il n'a pas de véritable travail mais il s'en sort. Il donne des coups de main à sa sœur, dans son magasin, à Herbert, chez les différents commerçants qu'il connaît, ainsi qu'à son père avant que celui-ci ne parte. Il y a toujours quelque chose à faire dans un magasin d'antiquités. Abandonner ses habitudes et ses copains est, en réalité, inenvisageable. Il aime boire des canons avec eux. Il ne boit pas seul. Le vin et les copains sont associés. Il aime trop Dijon où il est né. Il en connaît tous les coins, toutes les cours, toutes les rues et impasses. Il est chez lui. C'est son trou, sa niche. Les pavés, le ciel gris, le brouillard d'hiver lui appartiennent. Il aime marcher seul dans ces rues vides à sept heures du soir, sifflant entre ses dents des chansons apprises à l'école. Il n'aime pas trop les étrangers et le mot exil ne faisait pas encore partie de son vocabulaire. D'ailleurs, il n'a jamais bien compris pourquoi sa sœur s'est mariée avec Herbert qui vient d'Allemagne et qui parle mal le français. Non, décidément, il ne partira pas. Quand on est dijonnais, donc français, on reste là où on est né. Oui, mais si Herbert avait raison ?... On verra. Il sera toujours temps de prendre une décision.

Aujourd'hui, ils n'iront pas boire un autre verre ailleurs. Le cœur n'y est pas.

« Bon, allez, à demain, dit Marcel.

A demain ».

Midi et demi, Marcel rentre chez lui, comme tous les jours. Tous les jours, à midi et demi, chacun rentre chez soi. Aujourd'hui, Robert reste planté sur le trottoir de la rue Amiral Roussin et l'œil un peu dans le vague, regarde Marcel s'éloigner comme s'il ne devait pas le retrouver le lendemain.

Décidément, Herbert l'a dérangé avec son insistance et ses arguments. Pour qui se prend-il, celui-là, qui a su embobiner sa sœur et ses parents ? Ils sont tous partis au-delà de la ligne de démarcation, à Lyon où lui n'est jamais allé, dans cette ville qu'on dit grande. En fait, ils ont tous peur d'un danger qui ne menace qu'Herbert. Robert ne se laissera pas prendre par cette panique.

Français depuis tant de générations, dijonnais depuis sa naissance, jamais les Allemands ne toucheront un seul de ses cheveux. Oui, a dit Herbert, mais tu t'appelles Blum. Oui, pense Robert, en regardant Marcel s'éloigner, je m'appelle Blum. Et alors ? Mon nom n'est pas écrit sur mon visage ! Marcel claudique un peu, il marche lentement, il faut bien qu'il rentre chez lui manger ce que Paulette lui a fait cuire même s'il n'aime pas trop la cuisine de Paulette, mais ça n'a pas vraiment d'importance.

Immobile, Robert est toujours sur le trottoir. Une force retient tous ses mouvements, il n'avance ni ne recule. Il fouille dans sa poche et en sort un paquet de Celtiques. Il allume une cigarette après avoir remis le paquet dans sa poche, soigneusement pour n'en écraser aucune. Il s'emplit les poumons à s'en faire mal. Comme toujours, la deuxième bouffée le fait tousser. En fait, c'est de la bronchite, comme son père. Passent des soldats allemands qui font claquer leurs bottes sur le trottoir et parlent fort comme s'ils se donnaient en spectacle. Comme s'ils étaient les vainqueurs. Drancy, je ne sais même pas où c'est. Et c'est quoi, un camp, pense-t-il malgré lui.

Robert en a une vague idée. Mieux même, il en a entendu parler. Mais faudrait-il vraiment quitter cette place Victor Dumey avec la statue de Piron « *Qui ne fut rien pas même académicien* » comme il est écrit sur le socle, quitter cette rue Berbisey où il est né, où Henri, son père, petit notable dijonnais, recevait dans son magasin d'antiquités d'autres petits notables ? Et si Herbert avait tout de même raison ? Après tout, lui, il a quitté l'Allemagne avec ses parents, sa sœur, son beau-frère et les enfants. Mais l'Allemagne n'est pas la France. Essen n'est pas Dijon.

Marcel a disparu de sa vue. Robert ne bouge pas encore, il en est empêché. Ses jambes pèsent lourd. Ses idées s'embrouillent. Passent d'autres soldats qui occupent toute

la rue. Merde, pense Robert, mais ils se croient chez eux ! Ils braillent en rigolant : Alle Juden müssen sterben !¹ Robert ne comprend pas l'allemand mais soudain il a peur. Agressé par un accent rugueux, il a entendu Juden et ça suffit.

Il rentre chez ses parents qui ne sont plus là, il ne se résigne pas à dire : je rentre chez moi. Il ne l'a d'ailleurs jamais dit et pour la première fois, il se demande pourquoi. Il tourne en rond dans la salle à manger sombre et regarde les meubles, les bibelots que son père, Henri, ne voulait pas vendre immédiatement parce qu'il aimait tous ces objets. Quelquefois, il disait :

« Vous vous rendez compte que quelqu'un, il y a longtemps, mettait avec soin des fleurs deux fois par semaine dans ce vase. » Ou bien :

« Cette armoire est si belle que le linge ne pouvait y être que soigneusement rangé. Et puis, vous avez vu comme la serrure est magnifique, elle fonctionne encore si bien qu'on la croirait neuve. »

Il faut dire qu'avant d'être antiquaire, il avait été serrurier. A qui parlait-il ? A tout un chacun, qui était là mais qui ne l'écoutait pas forcément. Ce jour là, les paroles de son père reviennent aux oreilles de Robert. Il est presque dans un état second. Peut-être s'imagine-t-il entendre son père parce qu'il lui manque. Sa voix, plutôt, lui manque. Cette voix un peu sourde ainsi que la mélodie des mots, marqués si clairement de l'accent bourguignon. Elle le rassurait et lui donnait existence.

Robert est maintenant dans la cuisine dont l'unique fenêtre ouvre sur une cour mal entretenue, appelée Cour Gothique. Sa galerie a belle allure mais il faudrait la restaurer. On verra ça après la guerre, pense Robert, peut-être que mon père le fera.

La cuisine était, bien sûr, le domaine de sa mère, Alice. Petite souris au visage toujours triste qui ne parlait pas beaucoup et pleurait parfois sans que l'on sache pourquoi. Elle seule le savait peut-être mais ce n'est pas sûr. Ses larmes devaient être sa façon à elle d'exister. Alice aussi lui manque aujourd'hui. Il était tellement habitué à sa présence silencieuse. Même en se déplaçant, elle faisait si peu de bruit qu'on risquait de la bousculer en se retournant brusquement sans regarder. A d'autres moments, Robert n'avait pas besoin de la voir ou de l'entendre, il savait qu'elle était là, ça lui suffisait. Il n'avait jamais pensé à ça non plus avant ce jour.

Robert, seul dans cette cuisine, assis une fesse sur le bord de la table pas très ancienne, fin dix-neuvième disait Henri, allume une nouvelle Celtique avec la dernière

¹ Tous les juifs doivent mourir.

allumette. « Il faudra que je pense à aller au tabac, je n'ai presque plus de cigarettes non plus ».

Machinalement, il se dirige vers le garde-mangé suspendu à la fenêtre de la cuisine et en sort du fromage de tête et un Reblochon. Il prend dans le buffet une assiette, un verre, une bouteille entamée de vin rouge que la Berthe lui a donnée et du pain qui commence à être rassis. Il trouve les couverts dans le tiroir de la table. Il ne mange pas. Il grignote machinalement de petits morceaux de mie arrachés à la miche. Il a toujours beaucoup aimé le pain. C'est nourrissant, répétait son père presque à chaque repas.

Robert a les yeux dans le vague. Que peut bien faire Odette, sa sœur, en ce moment ? S'occupe-t-elle du coco, son fils qui a déjà cinq ans passés ? Ils ont fait vite, Herbert et elle. Robert trouvait drôle, à l'époque, de voir sa sœur avec un gros ventre. Il le regardait s'arrondir de plus en plus au cours des mois. A la fois attendri et contrarié sans savoir pourquoi, il n'en disait rien à personne. Mais quand le bébé est né, il l'a tout de suite aimé. Quelquefois, il le regardait dormir dans son berceau. Il l'a même changé une ou deux fois quand sa sœur le lui a demandé. Ca lui a plu.

Où sont-ils tous aujourd'hui ? Tous réunis à Villeurbanne en train de manger ? Il a hâte d'avoir de leurs nouvelles mais les lettres passent mal de la zone libre à la zone occupée, enfin dans les deux sens. Il ne parvient pas à se mettre à manger un morceau. Il continue de faire des boulettes avec la mie arrachée à la miche de pain. Il les roule avec les doigts ou avec la paume de sa main droite, l'œil on ne sait trop où, loin en tout cas....

« Dans tous les cas je ne voudrais pas que vous m'envoyiez des choses qui priveraient surtout le petit coco et vous-même. Je vous disais dans ma dernière carte que je ne comptais plus sur le colis de Madame Grappe, je l'ai reçu le lendemain, et il était même bien copieux, elle fait ce qu'elle peut, je sais du reste par les personnes arrivées d'hier avec le marchand de bouteilles que vous connaissez tous. Donnez-moi des nouvelles de la famille ; que deviennent les familles Georges, Roger, Armand ? Donc, en un mot, si vous m'envoyez un colis de temps en temps, qui est à prendre évidemment sur les bons que je touche, ne vous privez pas, ne mettez pas de tabac, ni allumettes, ni papier pour écrire ainsi que l'alcool. J'ai toujours mon emploi, heureusement pour moi, et j'ai surtout de très bons camarades. Plus grand'chose à vous dire, ou plutôt la place me manque et en attendant le plaisir de vous lire, et d'être un beau jour tous rassemblés, tous ainsi que la famille Weyl et Picard, et le coco, mes gros baisers. Robert »

Robert ne bouge toujours pas. Il ne se résout pas à manger. Ou plutôt le geste ne se fait pas. Le carillon de la salle à manger sonne deux fois, puis au bout de quelques instants, il sonne à nouveau deux fois. Alors seulement Robert constate : « Tiens, c'est déjà deux heures », une simple constatation. Il pense à Georges, son cousin, et à Yvonne, sa femme. Ils ont quitté Dijon voici juste un mois. Il pense à Ernest, un autre cousin, et à sa femme Simone que l'on dit un peu bizarre. Il n'a pas de nouvelles d'eux mais il est vrai qu'ils habitent loin. Il pense aussi à Céline, la mère d'Ernest que l'on n'appelle que Tante Céline, et à son mari, l'oncle Jules, qui logent au fond de l'impasse du Morimont. Il ne les voit pas souvent. Il ne leur rend jamais visite mais parfois, il croise l'un ou l'autre lorsqu'il va faire un tour place Wilson. Robert est moins proche de son troisième cousin, Armand et de sa femme Paulette. Armand est le seul qui ait fait des études. Il est d'ailleurs responsable d'une petite distillerie, enfin, il était. Paulette, elle, est une toute petite femme avec de grands yeux tout ronds et étonnés. Tellement maquillée qu'elle ressemble à un clown ou à une prostituée, selon l'humeur de celui qui la voit. Eux aussi sont partis depuis déjà quelques mois. Les parents d'Armand sont restés : Nathan et la tante Céline. Céline et Céline étaient inséparables. Elles se retrouvaient dès le printemps quand il était doux, sur un banc de la place Wilson. L'une tricotait en parlant, l'autre, Céline, écoutait en silence, le regard toujours triste et surtout, elle ne faisait rien. Elle gardait les yeux baissés sans rien regarder. Ni les enfants ni les pigeons ne l'intéressaient.

Les jeunes partent, les vieux restent, serais-je vieux moi aussi, se demande Robert ? Il n'a pas besoin de tous les voir souvent pour savoir qu'ils font partie de sa vie. Ils sont le paysage dans lequel il peut se mouvoir. Leur parler ne sert à rien, ça ne lui apporterait rien de plus. Avec eux, dijonnais invisibles, il n'est pas perdu. Ils font partie de la ville comme de sa vie. Et maintenant qu'ils sont loin, ne va-t-il pas s'égarer ? Va-t-il reconnaître les rues qu'il croyait familières ? Au fond, pense-t-il, il suffit que les autres partent pour se sentir en exil. Je suis un vieil exilé immobile.

Robert allume une nouvelle Celtique. Ses mains tremblent légèrement et il se brûle l'index de la main droite avec l'allumette qu'il a oublié d'éteindre. Il est assis bien droit sur sa chaise, les jambes croisées. Ses paupières sont à demi fermées, plus par paresse que par fatigue. Sa pensée le porte aussi vers la Berthe, Berthe Légglise, qui fait buvette-marchande de vin dans son magasin appelé LA GRAPPE, rue Guillaume Tell. Berthe est épouvantablement laide. C'était la maîtresse régulière de son père qui lui rendait visite presque tous les après-midi. Robert ni personne n'a jamais compris ce que son père

pouvait lui trouver. Mais il ne s'est jamais demandé pourquoi lui-même était attaché à elle. Berthe devait aussi faire partie de son paysage dijonnais.

A présent, toujours immobile, il aurait été bien en peine de dire quelles étaient ses pensées. Il était là, ça suffisait. Peut-être pensait-il : je suis encore là. Encore là mais comme absent de lui-même. Déjà ailleurs, peut-être.

EXPEDITEUR

*M. Blum Robert
Escalier 1 Chambre 2
Camp de Drancy
(Seine)*

DESTINATAIRE

*M. Blum Henri
115 Cours Tolstoï
Villeurbanne
(Rhône)*

Drancy,

« Mes biens chers tous,

Je pense que vous avez reçu le message que je vous ai envoyé hier, mes craintes sont confirmées, et demain je quitte notre chère patrie pour une destination inconnue, dommage que je n'aie pu toucher aucun des deux colis que vous m'avez envoyés, mais on nous a donné des provisions, et où l'on va, en travaillant l'on mange, et je ne suis pas le dernier à la tâche. Vous préviendrez le plus vite possible Lucie et Madame Grappe, je ne crois pas que je pourrai le faire »...

Robert se lève avec lenteur, lourdement. Il range à sa place tout ce qu'il a sorti pour manger. Décidément, il n'a pas faim. Il s'étend sur son lit pour la petite sieste habituelle mais se relève au bout de quelques minutes. Le sommeil ne vient pas. Robert tourne en rond dans tout l'appartement, dans le magasin fermé, et finit par s'allonger de nouveau en pensant à son paysage dijonnais. Penser est trop dire, tout défile en désordre devant ses yeux. Toutes ces rues : rue Monge, rue Victor Dumay, rue du Palais, rue Chabot Charny, rue Musette, rue Vannerie, rue de la Chouette, rue du Petit Pôtet, Petite rue Pouffard... Les visages, celui de Marcel mais aussi les autres, plus occasionnels. Celui de Josette s'attarde.

Josette est son amie depuis trois ans. Il couche avec elle de temps en temps, presque machinalement. Ca lui fait plaisir, bien sûr, mais coucher n'est pas très important. Josette est rousse, un peu ronde et pas très grande. Sur ses seins lourds et confortables, il aime poser sa tête. Il aime aussi caresser ses fesses quand elle est sur le ventre. Il aime ces moments de douceur triste. Allongé sur son corps, il ne peut que se laisser aller à dire. A dire quoi ? Des choses, des états d'âme, comme on dit. Il raconte sa vie tranquille, sans heurt, sans événement, sans grande peine mais sans grande joie non plus. Des banalités quoi, sa vie banale mais sa vie. Josette, alors, l'écoute en silence et le caresse légèrement. Son écoute est aussi légère que ses caresses, aussi discrète. Lorsqu'elle n'est pas d'accord ou si elle ne le comprend pas, elle doit penser à autre chose parce qu'elle ne lui parle pas beaucoup, ne le contrarie jamais. La rêverie de Josette alors ne doit pas l'emmener très loin mais ça lui suffit. Peut-être se crée-t-elle un lieu, aussi modeste soit-il, mais bien à elle, où personne n'a accès. Josette est vendeuse au Prisunic, rue Piron. Sa vie elle aussi est modeste, régulière, sans surprise. Elle ne s'accorde pas de surprise. Parfois seulement, en sortant du travail, elle va boire une bière avec une collègue, peut-être une amie, au café le plus proche. Ca la change, dit-elle. Quand elle ne passe pas le dimanche avec Robert, elle va quelquefois danser au Triomphe, l'après midi. Elle aime bien la valse, ça lui fait tourner la tête. Ou bien le paso doble qui est plus énergique. Elle se sent très en forme après un ou deux paso doble. Josette et sa vie sont sans histoire, sans drame et sans éclat. Sans trop de tristesse et sans trop joie. Elle semble passer à côté du malheur comme du bonheur.

Tout cela convient bien à Robert. Une relation tranquille, à peine une relation d'amour. Ou alors un amour rose pâle, sans vague et sans excès. Josette fait partie, elle aussi, de son paysage dijonnais. Du coup, il serait incapable de dire s'il préfère marcher dans les rues, rencontrer Marcel ou Josette. Cela dépend du moment et, en réalité, la satisfaction qu'il en éprouve est presque la même. S'il aime bien le corps de Josette, Robert n'est pas très porté sur la relation sexuelle trop dérangeante. La passion amoureuse ne fait pas partie de son univers. Alors, quitter tout ça ? Briser tout ce qui est a trouvé sa juste place ?

Robert se lève, se lave les dents avec soin comme il le fait toujours et presque machinalement. Puis il s'habille pour aller attendre Josette à la sortie de son travail. Pendant le court trajet, la rue Piron est proche de la rue Berbisey, il garde les yeux baissés. Devant le Prisunic, il prend une Celtique dans le paquet qu'il vient d'acheter. Il fume, adossé contre le mur à côté de la porte d'où Josette sortira dans un moment. Il ne fait pas chaud. Les gens se pressent pour rentrer chez eux, mais il n'est pas certain qu'ils auront

beaucoup plus chaud chez eux. Le charbon et le bois manquent. Faire la queue pour un fagot ou un petit sac de charbon demande du temps. Les combines ou le marché noir ne sont pas à la portée de tous. Sans les voir, Robert regarde les passants et, pour un peu, ça l'étourdirait. Des soldats allemands passent en marchant vite et en parlant fort. Ceux-là auront chaud dans leur caserne.

Eux, Robert ne les regarde pas. Il s'éloigne très légèrement du mur et plonge sa main gauche dans sa poche. Il se plante devant une vitrine de mercerie, comme s'il s'intéressait à la mercerie. Oui, pense-t-il, il faudrait peut-être que je quitte Dijon. Je ne verrais plus ces boches, ces fridolins, ces doryphores, qui se croient chez eux. Je vivrais plus tranquille à Lyon, plus tranquille et plus libre en somme. Je rencontrerais d'autres Marcel et une autre Josette, parce que ça m'étonnerait qu'elle vienne avec moi. Elle n'a pas de raison de quitter Dijon, elle. Et puis, je serais auprès des miens, comme avant. On vivrait tous ensemble. Enfin, dès que papa et Herbert gagneront assez d'argent pour prendre un grand appartement. A vrai dire, je ne comprends pas pourquoi ce n'est pas encore le cas, ni pourquoi ils sont obligés de vivre séparés. Je verrai ça sur place. Je vais le dire à Josette tout de suite, sinon je n'oserai plus. Ce serait bête de prendre la fuite sans en parler. Aussitôt, il pense à Marcel et à la Berthe. Comment le leur annoncer, se dit-il, avec une douleur sourde au ventre ?

Comment pourrait-il dire : ma décision est prise, lui qui en a pris si peu ? Evoquer cette éventualité lui donne presque la nausée. Imaginer ne plus pouvoir s'asseoir dans la cuisine de la Berthe sans avoir besoin de parler, perdre la possibilité d'échanger quelques banalités, appuyé contre un comptoir d'un des cafés habituels en compagnie de Marcel, lui donnent envie de vomir. Bon, ce sera dur, un mauvais moment à passer, c'est tout. Je vais le dire à Josette, ça m'aidera.

Sa main ou plutôt son poing est toujours au fond de sa poche gauche. Il se détourne de la vitrine de mercerie. La nuit est presque tombée sans qu'il s'en rende compte. Je suis resté si longtemps devant cette vitrine, pense-t-il ? Je suis venu tellement en avance chercher Josette ? J'espère qu'elle n'est pas sortie sans me voir pendant que j'étais planté devant cette vitrine de mercerie. Il a la flemme de sortir sa montre pour regarder l'heure. Il faudrait que je demande l'heure. Je vais attendre encore un peu.

Il attend. Drancy, murmure-t-il, Drancy, c'est sûrement laid. Pourquoi irais-je à Drancy ? Pourquoi irais-je à Lyon ? Ici, personne ne me connaît à part mes amis. Et, si jamais ils venaient me chercher rue Berbisey, je pourrais toujours sortir par derrière, rue Sainte Anne. Personne ne me connaît. Personne ne m'en veut. J'existe à peine. Mes papiers

sont en règle et disent que je suis français. Tous les juifs ne vont tout de même pas partir. Ils sont encore presque tous là. Il paraît que certains sont partis ou ont disparus. Ils auraient disparu m'a dit la Berthe. Disparu, disparu, on ne disparaît pas comme ça. Merde, j'ai peur ! Je n'ai jamais eu si peur ! Il faut que je parte pour ne pas disparaître.

« Tiens, tu es là ? Bonjour.

Bonjour. » dit Robert.

Il est presque surpris de voir Josette devant lui et se demande comment et surtout s'il va lui dire. Il se demande ce qu'il est venu faire dans ce froid qui le saisit soudain. Il pense au pull demandé à sa mère qui tarde à le lui envoyer. Cet été, il n'en aura pas besoin.

« Je voudrais te... Tu viens, on va boire un coup ? »

Ils ne vont pas loin, au café du Palais, rue du Palais. La petite salle commence à se remplir. C'est l'heure de l'apéritif après le travail, avant le dîner. Une table est libre près de la vitrine, et ils s'y installent. L'endroit près de la vitre est plus froid mais plus gai. Enfin... Au moins donne-t-il sur la rue, presque noire à cette heure-ci. Elle n'est pas large. On peut voir, pourtant, quelques points de lumière au delà du mur d'en face qui reste sombre. Elle est aussi pratiquement déserte à part quelques silhouettes qui passent devant la vitre comme si elles couraient. Parfois, Robert entend des bruits de bottes. Souvent même. Trop souvent pour être réels. Il en doute lui-même.

Josette et lui boivent en silence. Elle regarde quelquefois ailleurs et paraît s'ennuyer mais si on la connaît bien, on sait qu'il n'en est rien. Simplement, elle est toujours un peu absente du monde. Et puis, elle ne se laisse pas saisir par ses sentiments. Elle n'est pas indifférente au fond d'elle-même mais elle s'en tient à distance. Ça ne gêne pas Robert, au contraire. Lui aussi est comme ça. Il dirait que ça l'arrange. Sans doute pourtant il y arrive moins bien que Josette. Surtout en ce moment où il n'arrête pas de penser à sa famille. Comme il dit, il faut que je leur écrive. Tant pis si la lettre met longtemps à arriver. Je pourrais leur envoyer une carte postale, ce sera moins long à écrire.

« Josette, je vais quitter Dijon. »

Ca y est, il a pu le dire.

« Tu vas me quitter ?

Non, pas toi, mais Dijon, dit-il en souriant.

C'est pareil. Si tu pars, moi je reste, donc tu me quittes. »

C'était vrai mais Robert n'y avait pas pensé en ces termes. Il savait qu'elle ne viendrait pas avec lui mais il n'avait pas pensé qu'il allait quitter une femme. D'ailleurs,

autour de lui, il n'avait pas d'exemple d'homme ayant quitté une femme. Et puis il ne pensait pas quitter Dijon définitivement.

Il reviendra après la guerre qui ne durera pas longtemps, c'est sûr, encore un an, peut-être, tout au plus. Josette a dit : quitter. Ce mot donne un goût détestable à sa bière qui se dépose sur son estomac comme un poids lourd et n'en bouge plus. Partir, quitter, il déteste tout cela, il ne l'a jamais fait parce que c'est au-dessus de ses forces. Il ressent une solitude inconnue. Il se savait toujours un peu seul mais cette fois c'est autre chose. « Merde, pense-t-il, ces mots me font mal. C'est toujours seul que l'on quitte ou que l'on part. Il n'y a pas de départ collectif. Partir tous ensemble, c'est de la foutaise. Je crois que je préférerais être enfermé quelque part, au moins, je serais avec moi. Merde, j'ai peur ici et j'ai peur de partir ». Il a envie de ne pas s'arrêter de hurler « Merde », comme s'il poussait un grand cri de bête traquée. Il se risque à dire :

« Tu ne viendrais pas avec moi ?

Moi ? Tu sais bien que ce n'est pas possible. Même si j'étais ta femme.

Je savais que tu répondrais ça.

Tu auras de la peine quand tu me quitteras ? »

Encore ce mot quitter. Il boit une gorgée pour tenter de faire passer cette boule sur son estomac. Quitter, partir, mourir. Il regarde dehors mais ne voit rien que la nuit. Il découvre que l'idée de laisser Josette ici, tandis qu'il sera ailleurs, lui fait de la peine. Une peine particulière qui s'ajoute à la difficulté d'abandonner sa ville. Il se triture les doigts jaunis par les Celtiques.

« Oui, j'en aurai. Ce n'est pas toi que je quitte. Je ne sais pas ce que je quitte. Ni même s'il faut que je parte. Je... »

Partir, c'est entrer dans cette nuit derrière cette vitre. Rester, c'est aussi plonger dans une autre nuit.

« Tu auras de la peine ?

Je n'ai pas encore pris de décision. On me dit que c'est dangereux ici, qu'il faut aller en zone libre. Mais qui me connaît ici à part toi et Marcel ? Qui, à part vous deux, sait que je suis juif ? Personne n'ira vérifier dans mon pantalon.

Mon patron dit qu'on éliminera tous les youpins au nez crochu.

Je n'ai pas le nez crochu et mon sexe, personne n'ira le vérifier. Mon pantalon n'est pas transparent.

Tu auras de la peine ? »

Robert a déjà beaucoup de peine. Il n'ose pas regarder Josette dans les yeux. Il regarde sa bouche, ses oreilles, ses mains, son verre vidé à petites gorgées régulières. Les ombres derrière la vitre passent très vite mais sans courir, comme si, elles aussi, avaient peur. Elles semblent sans épaisseur et collées aux murs. Je me comporte comme elles, pense-t-il. A cet instant précis, en face de cette femme, il ne sait pas du tout ce qu'il faut qu'il fasse. Partir ou rester lui procure la même angoisse. Sans oser bouger, il est vissé sur sa chaise. Son regard s'enfuit loin mais où ? Nulle part. Une des ombres semble s'être immobilisée, collée contre la vitre. Cette ombre et lui ne font qu'un. Pourquoi s'en prendraient-ils à moi particulièrement, moi une ombre ? pense-t-il. Le visage de Gaston Lévy se présente à son esprit.

Gaston Lévy est le cordonnier de la rue de Tivoli. Robert est allé le voir la semaine dernière pour faire remettre des fers à ses chaussures noires. Ils ont bavardé mais Gaston Lévy n'a pas été très causant ce jour là.

« J'ai vu Gaston Lévy la semaine dernière, dit-il à Josette. Tu le connais, nous l'avons rencontré un jour en rentrant d'une promenade dans les Allées du Parc. J'avais l'habitude de lire sur sa devanture : **Mr. Gaston Lévy, cordonnier en tout genre**. Mais cette fois, je n'ai lu que : **Mr. Gaston, cordonnier en tout genre**. Je lui ai demandé s'il avait perdu son nom. Il m'a répondu qu'il se le gardait pour lui et que, désormais, j'étais prié de ne l'appeler que Gaston.

Le nez crochu des juifs, c'est leur nom, rien d'autre. Alors toi, avec ton nom », lui murmure Josette.

Robert soudain se sent encore plus mal en entendant ça. Sa peur redouble.

« Alors, je suis en danger à cause de mon nom crochu ? Tu racontes des bêtises, » dit-il pas du tout convaincu.

« ...Et demain je quitte notre chère patrie pour une destination inconnue, dommage que je n'aie pu toucher aucun des deux colis que vous m'aviez envoyés... »

Il faudrait donc que je parte à Lyon pour rejoindre tous les miens, pense-t-il. Mais je ne connais pas Lyon. Cette ville m'est complètement inconnue. C'est comme si je partais en exil à l'étranger. Et qui me dit que les Allemands ne viendront pas à Lyon ? Peut-être aussi vont-ils quitter Dijon un jour ou l'autre. Ils ne peuvent pas être partout à la fois. Oui, voilà. Je n'ai qu'à attendre qu'ils quittent Dijon. En attendant, je ferai comme

Gaston Lévy, je demanderai à tout le monde de m'appeler Monsieur Robert ou Monsieur Henri. Bien que cette idée l'arrange, Robert sait bien qu'il se raconte des histoires. Mais c'est peut-être tout de même une bonne idée.

« ...Ne vous faites surtout aucun mauvais sang à mon sujet, même si vous n'avez pas de nouvelles, bien que je crois que maintenant on peut correspondre de temps en temps. Je n'ai pris avec moi que le strict nécessaire, et je vous fais envoyer ma grande valise, car j'ai un sac à dos plus pratique, avec du linge sale, et propre en surcroît, ou plutôt en surnombre. Je pars donc le cœur un peu gros en m'éloignant de vous, mais la mauvaise saison est terminée, et mes camarades que vous connaissez bien sont déjà partis depuis 10 mois, que j'ai gagné sur eux. J'espère que je ne resterai pas très longtemps parti, et que plus tard nous recommencerons une vie nouvelle, dans une famille déjà unie, mais dont les liens se seront resserrés davantage par ces années de souffrance et d'exil »...

« Tu auras de la peine quand tu me quitteras, répète Josette.

Il va bientôt faire beau. Dans peu de temps ce sera le printemps. Je voudrais encore voir le printemps dans les grands arbres des allées du Parc et dans les fleurs du jardin de l'Arquebuse. Si je pars, ce sera après. Peut-être même après l'été. J'aime le petit soleil de fin d'été qui se promène dans les rues de Dijon. Je sais bien qu'un certain nombre de personnes au nom crochu sont déjà parties. Mais je suis encore là. J'ai le temps, Josette, tu ne crois pas ? Plus j'attends, moins longtemps je resterai parti. Oui, si je pars, j'aurai de la peine. Je t'écrirai, tu me répondras, tu me donneras des nouvelles de Dijon. Et dès que tout ça sera terminé, je rentrerai. Est-ce que tu m'attendras ?

Je ne sais pas. Oui, sans doute. D'ailleurs, il y a de moins en moins d'hommes dans la ville. Je veux dire des Français », dit-elle avec un petit sourire.

Robert ne relève pas la pointe d'ironie. Il est reparti ailleurs, loin... Ils se taisent. Un bruit de moteur troue la nuit, un bruit de traction avant. Des portières claquent, des voix fortes, des mots rauques en allemand font mal aux oreilles et creusent la peur. Soudain, on distingue un « Non ! Pas moi ! Pourquoi ? » Nouveaux bruits de portières et de moteur qui s'éloignent et puis plus rien. Rien que la peur que Robert ne peut plus chasser. Josette le regarde fixement. Elle aussi a peur et pourtant son nom à elle n'est pas crochu. Il n'est

même pas sûr qu'elle ait peur pour Robert. Elle a peur tout simplement. Elle a peur, c'est tout.

A cet instant Robert sait qu'il ne partira pas. Il ne veut pas, il ne peut pas quitter Dijon ni Josette. Mais, surtout, c'est la peur qui l'empêche de partir. La peur le cloue sur place. Qui l'a toujours cloué sur place sans qu'il se l'avoue. Aujourd'hui, il le sait ou plutôt, il l'admet avec douleur. La peur lui donne même un argument pour ne pas bouger. Les jeux sont faits. Certains prennent la fuite quand ils ont peur. Robert, lui, s'immobilise. Il ne sait pas y faire avec sa peur. On dirait qu'elle le fascine. Mais peu importe tout ça, il n'ira nulle part. Les boches sont effrayants, raison de plus pour rester ! Les rumeurs, (les bobards peut-être) concernant le sort réservé aux juifs ou les camps de déportation le terrifient, raisons de plus pour rester !

« Je vais attendre la fin de l'été pour prendre ma décision.

Je suis contente et j'ai peur.

Je ne te l'ai jamais demandé mais tiens- tu à moi ?

Oui, je crois. Je tiens à nous, à nos rencontres, à nos promenades dans la ville, à nos silences.

Alors ne te fais pas de mauvais sang pour moi. Je m'en sortirai, d'ici qu'ils retournent chez eux. Je me débrouillerai pour vivre avec le minimum, le strict nécessaire. Je ne suis pas exigeant.

Il est temps de rentrer maintenant, dit-elle. Je t'attendrai.

Oui, rentrons. »

Avec ces rues sombres, on distingue mal le visage des quelques passants. Parfois, passe une voiture à gazogène. Robert a mal à l'estomac.

« Tu as du bicarbonate chez toi ? C'est la bière qui ne veut pas passer.

La bière, oui. » dit simplement Josette.

Il accompagne Josette et monte quelques instants au quatrième étage, rue Monge, où elle habite un deux pièces. A dix heures, Robert rentre chez lui, rue Berbisey. Il se couche aussitôt. Malgré le bicarbonate, il a toujours mal à l'estomac. Il ne pense à rien ou presque. La tête vide. Il n'a même plus peur. Plutôt résigné. Il est dans une sorte d'attente, mais de quoi ? Il attend que le temps passe. C'est la seule chose qui lui reste. Que le temps passe vite. Il finit par s'endormir, ou plutôt par sombrer dans le sommeil.

Le lendemain matin, il se réveille tôt. Il fait sa toilette et peigne ses cheveux plats, raides et roux. Il fait une grimace dans la glace accrochée au dessus du confiturier parce qu'il n'aime pas ses cheveux ni les quelques taches de rousseur sur son nez et son front. Il

est prêt à préparer son café. Il est six heures cinq à l'horloge de la salle à manger. Il entend cogner avec violence à la devanture du magasin. Il fait quelques pas et arrivé au milieu du magasin, dissimulé à droite par le gros buffet Louis treize bourguignon pas encore vendu, il voit sur le trottoir un officier et deux soldats allemands ainsi qu'un civil en long manteau noir. Robert n'est pas surpris. Il les regarde sans bouger et il comprend avec une redoutable évidence que c'est ça qu'il attendait. Un court instant il pense sortir silencieusement derrière, par la rue Sainte Anne. Il jette un coup d'œil sur la Cour Gothique qu'il devra traverser s'il veut s'échapper par cette rue Sainte Anne. Un court instant seulement. Puis, il marche vers l'entrée du magasin et ouvre la porte à ces hommes. L'officier dit :

« Vous avez trois minutes pour prendre quelques effets personnels dans une petite valise ». Et après un petit temps :

« Prenez aussi une couverture ».

« ...Je vais terminer, mes biens chers tous, en vous criant courage, comme j'en ai moi-même ; je vous demande pardon pour toutes les souffrances que j'ai pu vous faire dans ma vie, et à bientôt, je vous embrasse de tout mon pauvre cœur de fils et frère. Robert

P.S. Amitiés à la famille Herbert. Embrassez bien fort le petit Claude »

Après la guerre, Alice sa mère et Odette sa sœur, ne manquaient pas d'aller à la gare de Dijon tous les jours au cas où Robert serait revenu avec un convoi de survivants. Chaque fois, elles rentraient en pleurant. Un jour, elles ne sont plus allées à la gare de Dijon. Un autre jour, quelques années plus tard, j'ai retrouvé les deux cartes postales de Robert dans la boîte où elles avaient été rangées.

Claude Spielmann
Avril 2007

